

Nothomb, Sartre, Beigbeder... à quelles drogues carburent les écrivains ?

Opium, cannabis, LSD, héroïne... Qui consomme quoi ? Réponse dans une anthologie d'« écrits stupéfiants », qui permet de classer les écrivains drogués en 7 familles.

Par Grégoire Leménager

Publié le 08 septembre 2019 à 16h00

Mais que fait Christophe Castaner ? Sa brigade des stupés vient de laisser passer une impressionnante cargaison de produits formellement prohibés par le législateur : cocaïne, héroïne, ecstasy, opium... On trouve de tout chez Cécile Guilbert, qui sort, en vente libre, une volumineuse anthologie d'« Écrits stupéfiants » dont les auteurs vont « d'Homère à Will Self », en passant par Baudelaire, Henri Michaux, et à peu près tous les poètes de la Beat generation. C'est le « Lagarde et Michard » de la défonce, le guide du sniffard, le « Gault & Millau » du toxico.

On y apprend qu'Hérodote savait l'usage fumeux que font les Scythes d'un « chanvre qui ressemble beaucoup au lin ». Que Maupassant, selon un spécialiste de son oeuvre, « trouvait dans l'éther une "lucidité supérieure" et n'a pas écrit une seule ligne de "Pierre et Jean" sans en respirer. » Que Pessoa fumait de l'opium, en douce et en vers, sous l'hétéronyme d'Alvaro de Campos :

« C'est un remède. / Je suis un convalescent de la Minute qui passe. / J'habite au rez-de-chaussée de la pensée / Et voir passer la Vie ne fait que m'ennuyer. »

Cécile Guilbert, repérée par nos services pour des essais sur Saint-Simon et Guy Debord, connaît son sujet sur le bout des doigts – et du nez. Dans un avant-propos très autobiographique, elle détaille, tranquillement, son appétit pour « ce que les décadents fin de siècle appelaient encore des "poisons" ». La romancière des « Républicains » confesse avoir « raté la décennie de l'ecstasy », regrettera toujours d'être restée « pucelle » de l'opium, mais, pour le reste, dit avoir à peu près tout essayé. Sa plus forte addiction, cependant, semble concerner « la littérature et l'imaginaire des drogues ». Son anthologie, très bien faite, est l'occasion d'un trip halluciné dans les mots. Car on pensera ce qu'on veut des drogues, mais elles ont au moins cette vertu : ceux qui réussissent à évoquer leurs effets bizarres font bouger la littérature.

1/ Les mystiques de l'opium

« Je me serais longtemps damnée pour fumer de l'opium », avoue Cécile Guilbert. A-t-elle trop lu Cocteau ? L'auteur des « Enfants terribles » était catégorique : « Dire "les drogues" en parlant d'opium revient à confondre du Pommard avec du Pernod. » Converti à la « fumée noire » après la mort de Radiguet en 1923, il trouvait que « l'opium ressemble à la religion dans la mesure où un illusionniste ressemble à Jésus. Il escamote les souffrances. Elles attendent en cachette. » Cette religion-là a eu bien des adeptes, bien au-delà du « Lotus bleu ». L'opium est le dieu d'une secte qui a ses rites et son pape autoproclamé : Thomas De Quincey, auteur dès 1821 des « Confessions d'un mangeur d'opium anglais ».

Baudelaire, qui les a traduites, avait de quoi s'y retrouver. Lui qui se fournissait en laudanum chez le père d'Alphonse Allais, pharmacien à Honfleur, expose sa dépendance dans une lettre à sa mère, sur ce ton rassurant qu'ont parfois les mauvais garçons pour leurs génitrices :

« Quant à l'opium, tu sais bien que j'en ai eu l'habitude pendant plusieurs années, jusqu'à en prendre 150 gouttes sans aucun danger. »

LIRE AUSSI > Cantique de la défonce #5 : Baudelaire contre le haschich

Mais l'orientalisme, très à la mode au XIX^e siècle, a aussi beaucoup fait pour la promotion du *Papaver somniferum* (« pavot fauteur de sommeil »). On en trouve chez Eugène Sue, Dickens, Kipling, Charlotte Brontë, Malraux. Même Balzac, qui n'en a probablement jamais goûté, semble applaudir ses effets : *« Quel opéra qu'une cervelle d'homme, quel abîme, et qu'il est peu compris – par ceux mêmes qui en ont fait le tour. »* Sauf que sa nouvelle « l'Opium » décrit le pavot comme un tapis volant grâce auquel on voyage voluptueusement, dans l'espace et dans le temps, *« pour trois francs vingt-cinq centimes »*, avant d'entrer *« dans la région des douleurs »* et de *« mourir sans pouvoir se guérir. »*

Ces inconvénients-là suffisaient-ils à justifier son interdiction ? Pas pour Artaud, qui voulait *« qu'on nous foute la paix une fois pour toutes avec les soi-disant dangers de la drogue »* :

« Nous sommes nés pourris dans le corps et dans l'âme, nous sommes congénitalement inadaptés ; supprimez l'opium, vous ne supprimerez pas le besoin du crime, les cancers du corps et de l'âme, la propension au désespoir, le crétinisme-né, la vérole héréditaire, la friabilité des instincts ».

LIRE AUSSI > Voyage au pays de l'opium, par Philippe Sollers

Plus près de nous, dans « Confessions d'un chasseur d'opium », en 2000, Nick Tosches va plus loin encore :

« Je ne vais pas m'extasier sur l'opium. Je ne dirai qu'une chose : c'est la drogue parfaite. A notre époque où la plupart des gens se défonce à coups de pilules, il donne tout ce que les drogues telles que le Prozac promettent. »

Et de citer les « antiques paroles coptes de l'évangile de Thomas [De Quincey, NDLR] », pour mieux prêcher à son tour : *« Comment ne pas s'accoutumer au goût du paradis ? »* L'opium est bien une secte.

LIRE AUSSI > Les camés de l'été #2 : Hunter S. Thompson sous acide

2/ La morphine dans l'âme

« Ils en achètent pour dix sous, ils en vomissent pour cinq francs », ironise Jules Vallès, qui savait ironiser. La « fée grise » est une cousine un peu terne de la « fumée noire ». Issue aussi du pavot, mais moins mystique, moins pittoresque que l'opium. Plus thérapeutique, en gros : *« Le moment est venu de faire la piqûre / Qui, de ce lit d'enfer, m'enlève vers les cieux »*, note Jules Verne dans un curieux poème médical à la gloire de « Sainte Morphine ».

Alphonse Daudet, qui en utilise pour lutter contre sa syphilis, est plus ambivalent : *« Morphine. Anesthésique que rien ne remplace. Colère imbécile qu'il suscite. »* Le docteur Boulgakov, médecin de son état, se souviendra en 1927, soit dix ans après avoir réussi à se sevrer que *« mourir de soif est une mort paradisiaque, bienheureuse, comparée à la fois de morphine. »* Et Françoise Sagan racontera, dans « Toxique », en 1964, sa douloureuse cure pour se débarrasser de son addiction au Palfium, qui lui avait été prescrit après un violent accident de voiture. Ce qui ne l'empêche pas de déclarer en 1969 :

« On se drogue parce que la vie est assommante, que les gens sont fatigants, qu'il n'y a plus tellement d'idées majeures à suivre, qu'on manque d'entrain. »
Ni d'ailleurs d'être inculpée, en 1988, pour « usage et transport de stupéfiants ».

LIRE AUSSI > Cantique de la défonce #1 : Bonjour morphine



Françoise Sagan : « On se drogue parce que la vie est assommante. »

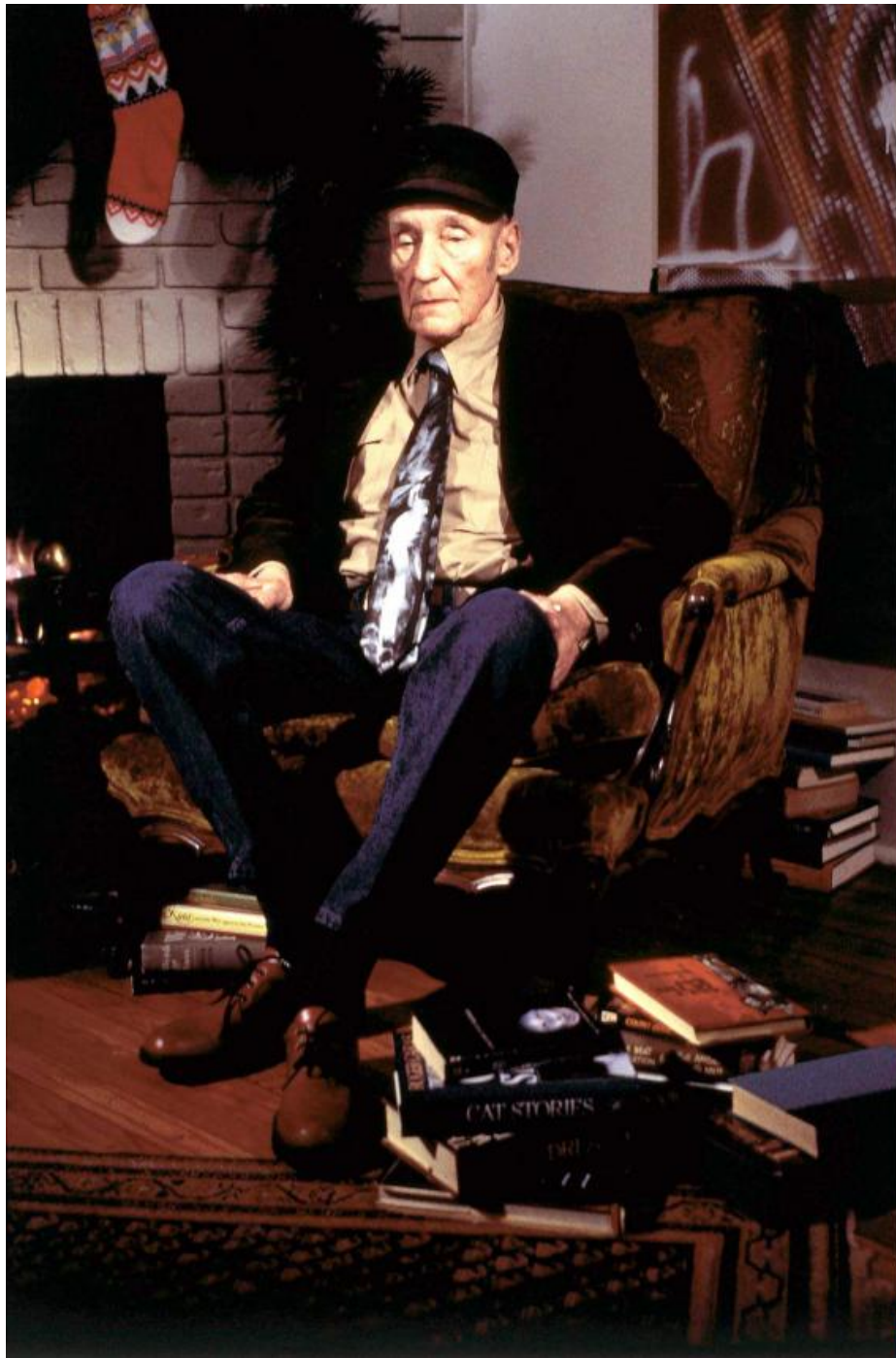
3/ Accros à l'héro

« J'ai vu les plus grands esprits de ma génération détruits par la folie, affamés hystériques nus, se traînant à l'aube dans les rues nègres à la recherche d'une furieuse piqûre », clame Allen Ginsberg en ouverture de « Howl » en 1956. Vue comme ça, l'héroïne fait moyennement envie. Elle a pourtant des thuriféraires. Ginsberg pense-t-il ici à William Burroughs, ce docteur ès stupéfiants de la Beat generation qui, à Tanger, dans les années 1950, prenait jusqu'à 14 grammes d'héroïne par jour ?

« La came est une équation cellulaire qui enseigne à l'utilisateur des faits d'une valeur générale, écrivait l'auteur de "Junky". J'ai énormément appris en utilisant la came [...]. Tout plaisir n'est peut-être que dans le soulagement. [...] J'ai appris l'équation de la came. La came n'est pas, comme l'alcool ou l'herbe, un moyen de jouir davantage de la vie. La came n'est pas un plaisir. C'est un mode de vie. »

D'où, sans doute, sa passion pour les piqûres d'eucodal, « toutes les deux heures » dans « le Festin nu » (1959) :

« L'eucodal est en quelque sorte la synthèse de la cocaïne et de l'héroïne. Il faut être Allemand pour inventer une saloperie aussi démoniaque. »



William Burroughs : « La came n'est pas un plaisir. C'est un mode de vie. »

Autres usagers notables de l'héroïne : Klaus Mann, qui l'appelle bizarrement « *le thon* » ; Desnos, pour qui on s'y « *élance ainsi qu'un plongeur à bout d'élan vers le rêve qui transforme en réussite ses échecs, en félicités ses amours malheureuses, en splendeurs ses misères* » ; Hubert Selby Jr, qui détaille un shoot collectif dans « *Retour à Brooklyn* » ; ou encore Mathieu Lindon, qui salue « *une invention digne de Spirou, une bombe aérosol qui immobilise celui contre ou pour qui elle est employée, fût-il en équilibre au sommet d'un rocher* ».

LIRE AUSSI > Les camés de l'été #3 : Kurt Cobain sous héroïne

4/ Le Club des Hachichins

Le cannabis, dit Cécile Guilbert, est « *le grand rival de l'opium au titre de "drogue littéraire" par excellence.* » Un type en mâchonne dans un hammam des « Mille et Une Nuits », avant de se retrouver entouré de « *baigneurs* » qui rigolent en se montrant du doigt en « *se montrant du doigt, mutuellement, son zebb nu qui se raidissait en l'air à la limite de la raideur et apparaissait aussi énorme que celui d'un âne ou d'un éléphant.* »

Rabelais consacre tout un chapitre au « Pantagruélion », étrange plante qui a « *tant de vertus, tant d'énergie, tant de perfection, tant d'effets admirables* ». Nerval, Balzac, Dumas, Théophile Gautier, fréquentaient tous le fameux « Club des Hachichins », pour de fumeuses « *fantasias* » dans un hôtel de l'île Saint-Louis. Baudelaire aussi, qui du coup passe malgré lui pour un amateur de « *confiture verte* », alors qu'il la condamne vertement dans son « Poème du haschich ».

Malraux aurait-il pris sa carte dans ce club-là, s'il avait été son contemporain ? Possible. Dans une scène « *cannabique* » retirée in extremis de ses « Antimémoires », ce loyal ministre de De Gaulle évoque la « *frénésie érotique* » qui suit « *les montagnes russes du chanvre* ». Mais il faudrait citer aussi Walter Benjamin (« *Qui a pris du haschich ne sait plus ce qu'est le laid* »). Henry de Monfreid, qui en vendit des tonnes en Egypte. Henri Michaux, qui a méthodiquement tout essayé (« *Celui qui, comme expérience-témoin, prendra du Haschisch après la Mescaline quitte une auto de course pour un poney* », note-t-il dans « Misérable Miracle »).



Philippe Sollers, signataire en 1976 de « l'Appel du 18 joint ».

Et même Philippe Sollers, signataire de l'« Appel du 18 joint » en 1976, grand consommateur de haschisch afghan et de marijuana jusque dans les années 1980, qui dit avoir souvent écrit « *avant, pendant ou après des expériences d'états hallucinatoires* ». Pas plus tard qu'en 2014, il évoquait encore, dans « Médium », une substance appelée « la dose » :

« *c'est schnouf contre schnouf au plus près du système nervure filaments sans rêves écho du brutal et là t'as droit au rien ne naît d'aucune manière bien que naissant de toutes parts ça te fait une belle jambe en plein dans ses fourmis rouges* », etc.

Mais aujourd'hui, observe Guilbert, « *ne choquant plus personne, banalisé à l'extrême, le cannabis se fume chez Maurice G. Dantec comme chez Lucio Mad, chez Benoît Duteurtre comme chez Philippe Djian.* » Littérairement, l'ex-concurrent de l'opium est devenu un « *ingrédient dans le décor* ».

5/ Coke en stock

Assez de fantasmes orientalisants. Cap à l'ouest, puisque Colomb a permis au monde entier de découvrir la pomme de terre et la coca. Sans cocaïne, Stevenson aurait-il « *écrit dans la frénésie, en six jours et six nuits, les 60.000 mots de "l'Etrange cas du docteur Jekyll et de Mr Hyde"* (1886) », où Guilbert voit « *la première fiction de la littérature consacrée à un psychostimulant ?* » S'il n'en avait pas lui-même beaucoup consommé, Sir Arthur Conan Doyle aurait-il doté Sherlock Holmes d'un « *avant-bras criblé d'innombrables traces de piqûres* » ? Même le docteur Sigmund Freud s'est passionné pour ce « *remède magique* », dont il disait prendre « *régulièrement de très faibles doses pour combattre la dépression et la mauvaise digestion et cela avec le plus grand succès.* »

LIRE AUSSI > Les camés de l'été #5 : Ol' Dirty Bastard sous crack

Etonnez-vous, après cela, que la coco soit devenue une star des années folles. Puis « *le caviar des drogues* » dans les années 1980 – pendant que le crack s'imposait comme son « *jumeau maléfique* » chez les pauvres, Will Self et Alain Pacadis.

Voir Jay McInerney : avec lui, en boîte de nuit, « *ça sniffe un max* » dans des toilettes où une fille fait cette découverte foudroyante : « *T'as remarqué que tous les mots intéressants commencent par D ? Par D, et par L ?* »

Voir Frédéric Beigbeder, qui s'est trouvé un alibi en béton pour écrire à son sujet : pas « *pour faire branché ou trash, mais parce qu'elle condense notre époque : elle est la métaphore d'un présent perpétuel sans passé ni futur.* » Beigbeder, sniffeur de métaphore, interpellé le pif dans la poudre, sur un capot de voiture, avec son copain Simon Liberati en janvier 2008.



Frédéric Beigbeder : « La cocaïne condense notre époque : elle est la métaphore d'un présent perpétuel sans passé ni futur. »

Voir enfin son idole américaine, Bret Easton Ellis :

« Ma vie était une parade sans fin, rendue plus magique encore par le surgissement constant de cocaïne, et si vous vouliez passer du temps avec moi, vous deviez avoir sur vous un bon sachet. »

Mais tout cela ne nous dit pas à qui pense Virginie Despentes, quand elle dit avoir renoncé à la cocaïne parce que *« ça fait juste des cons arrogants, bavards, très sûrs d'eux, agressifs, paranos, certainement pas géniaux »*.

LIRE AUSSI > Les camés de l'été #1: Dennis Hopper sous cocaïne

6/ LSD & Cie

Edgar Morin raconte, dans son « Journal de Californie » (1970), avoir passé d'excellents moments au pays des « *pot parties* » et du LSD. Mais les substances psychédéliques ont bien d'autres aficionados : Huxley, Jünger et Lewis Carroll, mais aussi Anaïs Nin (« *je me sentais devenir un orchestre entier de percussions, devenir verte, bleue, orange* »), Michaux et Artaud (encore eux), Hunter S. Thompson (qui s'est copieusement défoncé à tout), et des contemporains comme Jean-Philippe Domecq (qui a pris du LSD à 18 ans), ou encore Claude Arnaud, qui se souvient d'un mauvais trip à la mescaline dans l'excellent « Qu'as-tu fait de tes frères ? » paru en 2010). Dans cette tribu-là, il y a même le très sérieux Jean Paulhan, qui disait avoir définitivement renoncé à ce genre d'expérience en notant :

« Il est possible aussi que je sois comme tout le monde et que je ne tienne pas tant que ça à me sentir heureux. »

LIRE AUSSI > Les camés de l'été #6 : Henri Michaux sous mescaline



Bret Easton Ellis : « Ma vie était une parade sans fin, rendue plus magique encore par le surgissement constant de cocaïne. »

Amélie Nothomb a-t-elle choisi de se sentir heureuse ? Dans son « Voyage d'hiver » (2009), une fille qui a pris quelques grammes de « *psilocybes guatémaltèques* » dit à un garçon des choses comme : « *Il y a des mots écrits partout sur ta peau* », « *ton désir fait un bruit de lave-vaisselle* » et « *il y a une exposition d'art contemporain dans ma tête.* »

Guilbert a un début d'explication :

« *Si Nothomb n'a jamais dissimulé sa passion pour le champagne, son intérêt pour les substances hallucinogènes semble s'être attisé avec la rencontre de Tom Verdier [auteur de "No limit" et de "Lucie dans le ciel", NDLR] et par sa découverte en 2010 du célèbre festival Burning Man, "utopie" estivale ayant lieu chaque année au cœur du désert du Nevada qui lui a inspiré "Tuer le père" (2011).* »

Reste à voir si cela conduira la romancière de « Pétronille », du « Fait du prince » et de « Soif » à l'Académie française : dans « Une saison sur la terre » (2006), Marc Lambron raconte avoir « *avalé une pastille de LSD* », à 16 ans, pour se « *dégeler* » devant une belle Marianne. Il a été élu sous la Coupole en 2014.

LIRE AUSSI > LSD : comment ça s'écrit ? Entretien avec Claro

7/ Speed-dating

L'influence des amphétamines sur le XXe siècle n'avait pas échappé à Lester Bangs :

« *Ce sont les Allemands qui ont inventé la métamphétamine. [...] On peut donc voir aisément que ce sont les Allemands qui sont responsables de "Blonde on Blonde" [l'album de Bob Dylan, prix Nobel de littérature, NDLR] et de "On the Road" [de Jack Kerouac, NDLR] ; le Reich n'est jamais mort, il s'est simplement réincarné dans des archétypes américains pondus par des mannequins aux yeux vides, enchaînés à leurs machines à écrire et à leurs guitares, tremblotant comme des rhinocéros en pleine copulation.* »

L'hypothèse se discute, peut-être, mais une chose est sûre : un écrivain comme Kerouac n'a pas été indifférent à la Benzédrine, par exemple :

« *Elle m'a fait voir beaucoup de choses. Le processus d'intensification de l'attention conduit naturellement à submerger les vieilles notions, et voilà, de nouveaux matériaux surgissent comme de l'eau jaillissant aux confins de la conscience. De l'eau toute neuve.* »

Au chapitre des amateurs de *speed*, il est rejoint par Truman Capote, Graham Greene, Philip K. Dick et William Gibson. Mais Guilbert, bonne patriote, n'oublie pas les Français pour autant : Gabriel Matzneff, adolescent, avalait « *jusqu'à cinq Maxiton par nuit* » ; Sollers et Philippe Muray ont « *carburé au Captagon dans les années 1970* » ; Beigbeder a tenté une « *OPA sur le MDMA* » avec ses « *Nouvelles sous ecstasy* » (1999), où il se retrouve occupé à « *répéter deux mille fois "un chasseur sachant chasser doit savoir chasser sans son chien"* » ; et le jeune Oscar Coop-Phane introduit du GHB dans « *Demain Berlin* » (2013).



Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir.

Quant à Sartre, qui voyait des crustacés partout quand il était sous mescaline, il confiait à Beauvoir avoir fait des festins de Corydrane pour rédiger sa « Critique de la raison dialectique » comme ses pavés sur Genet et Flaubert. Avec quels effets ? « *J'étais cet être actif qu'était Pardaillan.* » Sartre. Se sentant comme Pardaillan.

Ecrits stupéfiants. Drogues & littérature de Homère à Will Self, par Cécile Guilbert, Robert Laffont, « Bouquins », 1440 p., 32 euros.

Cécile Guilbert, bio express

*Née en 1963 à Pau, essayiste et romancière, **Cécile Guilbert** est notamment l'auteur de « Pour Guy Debord », « Warhol Spirit », « Réanimation » et « les Républicains ».*

Paru dans « l'Obs » du 5 septembre 2019.